

19 Spt. 1975

LE FIGARO

A la Biennale de Paris, body-art, land-art, art conceptuel, vidéo, "support-surface"

La charge sauvage de l'avant-garde

Le plus grand ring de l'art d'avant-garde, c'est bien la Biennale de Paris. Sur quatre mille cinq cents mètres carrés, cent vingt-cinq artistes de vingt-huit pays vont se rencontrer, se confronter. Toutes les tendances sont représentées, dont les recherches les plus avancées. Toutefois, un public non préparé à ces extrêmes peut être étonné, déconcerté, voire scandalisé par certaines expressions qui n'ont plus rien à voir avec l'idée traditionnelle qu'il se fait de l'art. Mais cette manifestation internationale, critiquée ou portée aux nues, fouette le sang. Elle a révélé Bernard Buffet, Niki de Saint-Phalle, Tinguely, Samuel Buri et bien d'autres.

PAR
JEAN-MARIE TASSET

Paris, carrefour des arts. Un lieu commun ? Jusqu'en 1959, la capitale française laissait à d'autres le soin de posséder de grandes expositions : Venise, Sao Paulo régnaient sans partage. Prenant conscience de cette lacune, notre ami Raymond Cogniat a créé la Biennale de Paris. Une vocation unique au monde : rassembler de jeunes artistes de moins de trente-cinq ans, de toutes origines, de toutes nationalités. Le succès ne se fit pas attendre.

Mais des lauriers naît souvent la routine. Et dans le même temps, de grandes mani-



Regardez bien : c'est une œuvre d'art.

festations telles que Documenta, à Kassel, plus orientées vers des thèmes d'actualité, séduisirent et détournèrent les jeunes artistes. 1968 accentua l'hémorragie. Il fallut attendre 1971 pour que les organisateurs de la biennale se ressaisissent.

Désormais, une commission réunissant douze spécialistes de pays très différents sélectionnent les participants. Il faut ajouter cent cinquante correspondants dispersés sur la planète en véritables limiers, qui recherchent et débusquent l'oiseau rare de l'avant-garde. Bien sûr, tout cela coûte cher et les crédits sont maigres.

Mais ce n'est pas fait pour décourager Georges Boudaille, délégué général de la biennale. Physique de boxeur, sympathique, enthousiaste, il affronte les difficultés et les dénonce.

— Nous avons une subvention de 855.000 F. Cela peut sembler important, en fait c'est dérisoire : l'Allemagne, par exemple, dégage des budgets de l'ordre de trois millions de francs. Depuis que nous décidons de choisir nous-mêmes les artistes ou les groupes qui exposent — auparavant sélectionnés par chaque nation — les États ont presque tous refusé de payer, entre autres, les frais de transports pour les œuvres. Cela s'ajoute à la difficulté même de l'espace : le Musée d'art moderne n'est pas adapté à ce type d'exposition.

La biennale offre cette année un panorama très complet des expressions esthétiques. Cela va des formes assez traditionnelles aux expérimentations les plus poussées que certains considèrent comme du « non art ».

— A mes yeux, notre qualité essentielle est de créer

l'événement. De tous ces jeunes, la moitié disparaîtra. Nous ne retiendrons dans les années futures que quelques-uns. Les fruits mûrissent bien. Ce n'est pas le cas pour les créateurs d'avant-garde.

Lorsqu'on observe l'ensemble des œuvres, qu'elles soient japonaises, américaines, françaises, anglaises, allemandes, etc., un dénominateur commun se dégage de l'ensemble : les artistes d'aujourd'hui jugent l'art en le condamnant. Ils s'affirment comme témoins d'une crise générale de civilisation. Ils sont terrorisés à l'idée même d'imiter une vedette de l'art traditionnel, ou bien ce qui est encore pire à leurs yeux, de faire comme leur professeur le leur a enseigné.

En éternisant le démodé

« Les professeurs, en général, ne font que vieillir, proclamait-il y a une quinzaine d'années un vieux champion de l'avant-garde, Michel Eristov. Et c'est ainsi que les choses démodées durent beaucoup trop longtemps. En effet, la nature ayant bien fait les choses a inventé la mort. Les hommes, eux, font échec à cette fin en éternisant le démodé par le moyen de l'imitation. Ainsi, la mort ne peut accomplir son rôle qui est de permettre le renouveau. »

Dans cet immense labyrinthe qu'est la biennale, surgissent d'une salle à l'autre les différentes et principales expériences contemporaines : le Body-Art, la Vidéo, le Land-Art, le Mouvement des travestis, Support-Surface, l'Art conceptuel, l'Environnement, etc. D'ici, de là, se dressent des amas d'ob-

jets hétéroclites : fils de fer en tous genres, alignement de cailloux, toiles détachées de leurs châssis et badigeonnées — volontairement et n'importe comment — de peinture. Un Japonais, Kyojita Kubo, n'a pas hésité à déménager de Tokyo sa propre chambre à coucher pour la reconstituer au Musée d'art moderne pièce par pièce, y compris le plancher. Avec les objets les plus communs, ces artistes cherchent une liberté totale au niveau des moyens.

La volonté affirmée depuis le surréalisme de redonner un sens sacré aux moindres gestes de la vie quotidienne a amené l'artiste à considérer son corps comme un moyen d'expression. Poussé à l'excès, cet art devient provocant et exploite la plupart du temps des thèmes religieux ou sexuels. Le Mouvement des travestis reflète ces tendances, ouvertes à toutes les impressions, cédant à tous les souffles, rebondissant sous tous les chocs de notre société.

Ce parti pris où l'art n'importe plus a été fort bien expliqué : « Impatience de vivre, dégoût de toutes les formes de la civilisation dite moderne, de son fondement même, de la logique, du langage... La révolte prend alors des formes où le grotesque et l'absurde l'emportent de loin sur les valeurs esthétiques. »

Ce cri de désespoir, lancé il y a un demi-siècle par les dadaïstes, trouve aujourd'hui une singulière actualité.

A côté de cet Occident dé-

sorienté, révolté, les organisateurs de la biennale nous présentent un autre monde, sûr de lui, mais aux prises lui aussi avec une certaine mutation. Pour la première fois, grâce à Zao Wou Ki, la Chine nous prête les œuvres originales de ses peintres paysans (1). Rien de plus opposés, semble-t-il, et pourtant rien de plus liés que ces deux mondes. En effet, il y a liaison, continuité entre la réaction des paysans chinois à l'art officiel et la révolte des jeunes Américains et Européens contre toutes les conventions.

Lorsque les 600 paysans d'Huxian exposèrent leurs œuvres à Pékin, le succès fut considérable. Le public fit la queue, attendant pendant des heures de pouvoir admirer les tableaux et les dessins. Cet art, comme la peinture ouvrière ou de propagande, n'évoque aucune émotion personnelle, mais il est l'expression puissante et colorée de sentiments très généraux. Il puise son inspiration dans la vie de tous les jours : la récolte, le travail aux champs, la moisson, l'abattage des arbres. On est loin des grands thèmes académiques et glacés développés par les artistes officiels. La façon même dont ces artistes amateurs transcrivent spontanément et sans complexe sur le papier

(1) Le Figaro du 3 juin 1975. 1975.

leurs gestes quotidiens enchante. Le travail devient une fête champêtre.

Retrouvant d'instinct la fameuse perspective aérienne, les peintres-paysans disposent avec soin leurs personnages au milieu des vergers, des forêts et des champs. Les nuages glissent dans un ciel laiteux d'où la lumière se répand précautionneusement de place en place. De tout cela se dégage un univers sans craquement et sans écho, d'où naît un sentiment de sécurité neutre.

Cet art, plus intuitif que naïf, attire maintenant étudiants et professeurs de l'Ecole des beaux-arts de Pékin. Malgré cette faveur de l'opinion publique (n'oublions pas que 80 % de la population chinoise est paysanne), la critique officielle marque quelques réserves à ce genre nouveau, libéré des tutelles de l'école.

Alors, l'académisme, contrairement, dérangé, se rebiffe. Et c'est justement là que la biennale de Paris trouve la justification de son existence : rassembler en un même lieu et en un même temps des œuvres venues de tous les horizons politiques et sociologiques qui passent pour avant-garde. Et malgré ses excès, ou plutôt grâce à eux, la vertu même de l'avant-garde n'est-elle pas d'obliger l'art à reconstruire sa raison et à se refaire une vie.

J.-M. T.

● Musée national d'art moderne, Musée d'art moderne de la Ville de Paris, Musée Galliera.